

du haut d'un clocher



Photo Benjamin Image

Situé sur un plateau légèrement ondulé, au nord de la Gâtine tourangelle, traversé par deux nationales et doté d'un échangeur autoroutier mettant Paris à 90 minutes, Château-Renault (prononcez Château-R'nô) fut longtemps connu comme la capitale du cuir. La production de haute qualité de ses tanneries valut à la ville une réputation mondiale, jusqu'à ce que l'apparition des succédanés, le caoutchouc puis le plastique, mais aussi l'évolution des besoins et des méthodes entraînent le déclin de l'économie locale. Aussi, le virage des années 60 fut-il difficile à négocier.

Mais, faisant table rase du passé, l'ancienne cité du cuir allait réussir en quelques années une reconversion unique en Touraine, en attirant une vingtaine d'entreprises sur ses deux zones industrielles.

Un nouveau souffle qui permit à la commune d'éviter l'exode de sa population et de dynamiser un chef-lieu de canton s'éteignant progressivement.

Aujourd'hui, bien que touché de plein fouet par la crise, Château-Renault reste le point d'appui économique du nord de l'Indre-et-Loire.

Une localité ouvrière encore pourvue d'une austère réputation.

« Mais vous verrez, dans dix ans, nous aurons une ville agréable », prévoit Jean Delaneau, le sénateur-maire de cette cité de 6000 habitants (la onzième du département),

dont nous rapportons quelques propos

dans l'article que nous consacrons ici à la vie renaudine contemporaine.

Ce printemps, c'est le Château-Renault d'hier que nous évoquerons largement à travers un document consacré aux tanneurs d'antan.



Le quartier des tanneries. Une vraie gueule d'atmosphère!



La craie tuffeau qui existe sous tout le canton étant enfouie à des profondeurs variant de 25 à 30 mètres, c'est avec l'argile à silex que furent construites bon nombre des maisons ouvrières de la localité. Le château bénéficia quant à lui d'une noble pierre.



La tour de Caravent.

Château-Renault dans la littérature

Voici comment Théophile Gautier, voyageant en diligence sur la route royale n° 10, voyait en 1840 la cité renaudine et sa région avoisinante.

« ... Et, le 5 mai, je commençai à débarrasser ma patrie de ma présence importune en grim pant dans la voiture de Bordeaux... Je glisserai très légèrement sur les premières postes qui n'offrent rien de curieux... »

A Vendôme et Château-Renault, qui se prononce *Chtrno* dans la langue des postillons, si bien imitée par Henri Monnier, quand il fait son admirable charge de la diligence, s'élèvent des collines boisées où les habitants creusent leurs maisons dans le roc vif et demeurent sous terre, à la façon des anciens troglodytes ; ils vendent la pierre qu'ils retirent de leurs excavations, de sorte que chaque maison en creux en produit une en relief, comme un plâtre qu'on ôterait d'un moule, ou une tour qu'on sortirait d'un puits ; la cheminée, long tuyau pratiqué au marteau dans l'épaisseur de la roche, aboutit à fleur de terre, de façon que la fumée part du sol même en spirales bleuâtres et sans cause visible, comme d'une souffrière ou d'un terrain volcanique. Il est très facile au promeneur facétieux de jeter des pierres dans les omelettes de ces populations cryptiques, et les lapins distraits ou myopes doivent fréquemment tomber tout vifs dans la marmite. Ce genre de constructions dispense de descendre à la cave pour chercher du vin.

Château-Renault est une petite ville à pentes tournantes et rapides, bordées de maisons mal assises et chancelantes, qui ont l'air de s'épauler les unes les autres pour se tenir debout ; une grosse tour ronde, posée sur quelques talus d'anciennes fortifications drapées çà et là de vertes nappes de lierre, relève un peu sa physionomie. De Château-Renault à Tours il n'y a rien de remarquable, de la terre au milieu, des arbres de chaque côté ; de ces longues bandes jaunes qui s'allongent à perte de vue, et que l'on appelle *rubans de queue* en style de roulier : voilà tout ; puis la route s'enfonce tout à coup entre deux glacis assez escarpés, et, au bout de quelques minutes, on découvre la ville de Tours, que ses pruneaux, Rabelais et M. de Balzac ont rendue célèbre. »

Extrait du « Voyage en Espagne », 1840.



Le dernier cuir de Château-Renault porte la marque Hervé.

La seconde vie de Château-Renault

«Château-Renault, cité du cuir»... Rouillé et dépassé, le panneau informatif annonçant l'agglomération renaudine, lorsqu'on l'aborde, en provenance de Tours, par la nationale 10. Sombre approche d'une commune réputée triste et grise. Une localité ouvrière de mauvaise réputation que les usagers du grand axe routier ne sont pas vraiment incités à découvrir. Ce n'est assurément pas ce morose panneau, évoquant une période depuis longtemps révolue, qui amènera ces éphémères passagers à s'écarter de la déviation qui contourne la ville.

Une ville qui, vue de l'extérieur, semble encore figée dans son passé. Toujours présent dans cette Basse-ville, où les bâtiments abandonnés des tanneries d'autrefois, avec leur pittoresque architecture, dressent leurs étonnantes silhouettes autour des divers bras de la Brenne et du Gault. Un curieux quartier, doté d'une vraie gueule d'atmosphère. Un vrai décor de film auquel ne manquent que les acteurs.

Vestiges d'une période où Château-Renault était la seconde ville industrielle d'Indre-et-Loire; au siècle dernier, lorsque les acheteurs de cuir réclamaient partout en France «du châteaurenault». Une notoriété de «capitale du cuir» qui connut son apogée de 1870 à 1910. La commune recevait alors des peaux de tous les pays d'élevage de l'Ouest, de Paris et même de l'étranger. Toute la gamme de la fabrication, depuis le tannage à l'écorce pure jusqu'au tannage rapide mécanique aux extraits chimiques, y était assurée. Les deux vallons du Gault et de la Brenne se hérissaient alors de cheminées d'usine : dix tanneries, trois corboïennes, une pelleterie, une mégisserie, trois fabriques de chaussures et galoches et deux fabriques de colle attestaient à la fin du XIX^e siècle de l'expansion industrielle de la cité, où l'on traitait alors plus de 200 000 gros cuirs chaque année. «Château-Renault était pour les cuirs ce que Lyon était pour la soie, Lille pour les laines et Bordeaux pour les vins», écrira Ardouin-Dumazet, Aussi la population avait-elle grimpé de 2434 habitants en 1836 à 4492 en 1896.

La dernière tannerie

Mais si la tannerie renaudine put traverser les crises de 1928 et 1938 sans grands dommages, il n'en fut pas de même après la Deuxième Guerre mondiale. Dès 1950, l'apparition des succédanés, d'abord le caoutchouc puis les matières plastiques, l'évolution des besoins et des méthodes, la disparition quasi totale des courroies et du cuir à bourrellerie, entraîneront la dégradation de l'économie locale. Les tanneries fermeront les unes après les autres. De 1925 à 1966, seize usines disparaîtront, dont la plus importante (les tanneries Enault), supprimant ainsi 940 emplois.

En 1978 restaient encore trois établissements. Aujourd'hui, la «cité du cuir» tente

de préserver sa dernière tannerie, dont la gestion est assurée depuis plus d'un an sous contrôle judiciaire.

«Nous nous sommes entêtés au-delà de la limite du raisonnable en voulant assurer la continuité d'une activité qui n'est plus rentable», reconnaît Jean Hervé, ou plutôt Monsieur Jean, comme bon nombre des employés appellent familièrement l'homme qu'ils considèrent encore comme leur patron. Depuis le dépôt de bilan, en 1982, ils ne sont plus que trente-huit Renaudins à perpétuer aux tanneries Hervé la tradition industrielle locale. Une entreprise vivant

sur la corde raide en attendant d'hypothétiques jours meilleurs. Jean Hervé (fils de Jacques et petit-fils de Jules Hervé qui le précéderent, depuis 1889, à la tête de la maison) n'a pourtant pas hésité à piocher quelques gros sous dans sa tirelire personnelle pour essayer de gommer les premières difficultés de cette affaire de famille. En vain. Le solide Renaudin, qui fit ses classes à l'école de tannerie de Lyon, s'était par ailleurs employé à imposer à ses ouvriers, habitués à une «tannerie d'intuition et de tradition», une tannerie plus scientifique, modernisant pour cela son entreprise. Mais ce virage technique, illustré notamment par de nouveaux procédés de tannage (en 20 h au lieu de 4 semaines) et de pelanage (en 24 h au lieu de 15 jours), n'allait pas suffire à



Une seule tannerie a survécu dans la cité du cuir. La tannerie Hervé, dans le quartier de la gare. On y reçoit, à raison de 5 tonnes en moyenne par jour, des peaux de vaches lourdes achetées sur les grands marchés aux bestiaux de Poitou, de Bretagne, de Bourgogne, pour un traitement mensuel de 3 000 cuirs environ.





Reprise (temporaire?) chez Arche où la fabrication des modèles d'été 85 a été lancée cet automne. La chaussure aussi est touchée par la crise.



Quelque huit mille véhicules empruntent chaque jour la déviation de la nationale 10, qui depuis 1967 contourne Château-Renault, la ville étant par ailleurs desservie par le chemin de fer (ligne Paris - Tours, par Vendôme).

éviter le déclin de cette industrie en peau de chagrin, se débattant depuis plus de vingt ans pour ne pas mourir.

En 1960 l'entreprise arrêta déjà la fabrication du célèbre cuir à semelle classique « châteaurenault » et commençait sa reconversion en orientant sa fabrication vers des articles différents, en cuir de couleur pour le dessus de chaussure et la maroquinerie par exemple.

Un marché fort encombré où il faut jouer des coudes. « Les conditions économiques sont insoutenables à l'heure actuelle. Le prix du cuir brut a triplé en trois ans et doublé en 83. Chaque fois que ça monte, c'est le marché qui se referme un peu plus », explique dans son vétuste bureau le dernier tanneur industriel du département qui, en naufragé assisté, n'en continue pas moins de traiter mensuellement quelque 3 000 cuirs. Les peaux sont livrées « en poil », c'est-à-dire

brutes et encore putrescibles ; l'usine procédera à tous les stades de transformation non seulement pour les rendre imputrescibles (ce seront alors des cuirs), mais aussi pour l'approvisionnement d'un marché de maroquinerie et d'artisanat étendu à toute la France, le marché de la chaussure s'étant rétréci pour cause de concurrence étrangère : « 70 % de la chaussure française est italienne », déplore d'un air déçu le patron déchu.

Ce n'est pourtant pas du cuir italien, mais danois... et français dont on se sert chez Arche, une entreprise de 180 personnes qui, depuis quinze ans, fait de la chaussure pour pieds féminins couleurs mode. Ce sont quelque 300 000 paires (dont un bon tiers part à l'exportation, au sein de la C.E.E. mais aussi vers les Etats-Unis et l'Australie) qui quittent chaque année l'usine de la zone industrielle du Fléteau. Un résultat toute-

fois insuffisant pour que la firme renaudine ne connaisse ce que Bertrand Gaumé, son directeur financier, appelle « une passe difficile ». Ainsi, les deux tiers des employés ont-ils été mis plusieurs mois au chômage partiel avant que ne soit lancée cet automne la fabrication de la collection d'été. « La chaussure est aussi touchée par la crise. Les dispositions que nous avons prises étaient nécessaires pour que l'entreprise la traverse en limitant les dégâts. Les difficultés sont réelles mais il n'y a pas péril en la demeure ». Des difficultés, la fabrique de confection Franck Olivier, installée sur l'autre zone industrielle, en connaît aussi. « Les ventes ont diminué de 30 % en deux ans », confirme Jacques Paul, directeur technique adjoint de l'entreprise qui emploie 109 employés. On fabrique ici 600 ensembles par jour, du haut-de-gamme essentiellement de soie et polyester, qu'on retrouvera dans tout le Marché commun sous la griffe « Franck Olivier — Paris ». Aussi le « big boss » de la maison interdit-il toute prise de vue dans ses ateliers, par peur de l'espionnage industriel !

Le virage des années 60

Si les deux entreprises précédemment évoquées résistent tant bien que mal à la crise, qui touche désormais de plein fouet la grande cité du nord de la Touraine, d'autres firmes en revanche « encaissent » plus difficilement, telle la Sapag dont les activités liées au marché de l'énergie et de la pétrochimie connaissent depuis 1979 une importante chute. Un déclin qui a conduit au printemps dernier la direction de la société à décider le regroupement des fabrications sur l'usine de Blois ; plan aboutissant à la fermeture des locaux de Château-Renault. Une fermeture entraînant non seulement des suppressions d'emploi, mais aussi une réduction, pour la ville, des rentrées fiscales de près de cinquante millions anciens. Licenciements par-ci, licenciements par-là... la mauvaise conjoncture économique affecte particulièrement la cité renaudine, encore riche d'une vingtaine d'entreprises totalisant quelque 2 200 emplois industriels (contre 2 800



Sur le bord de la nationale, une usine à vendre... 1 million 690 000 F. Installée en 1981, elle fabriquait des remorques spéciales pour les transports de type matériel nucléaire. Deux ans plus tard, son patron mettait la clé sous la porte, du fait d'une réorientation du programme nucléaire. Une réduction de programme par ailleurs fatale à l'usine renaudine de la Sapag, spécialisée dans des matériels de haute technologie destinés au nucléaire.

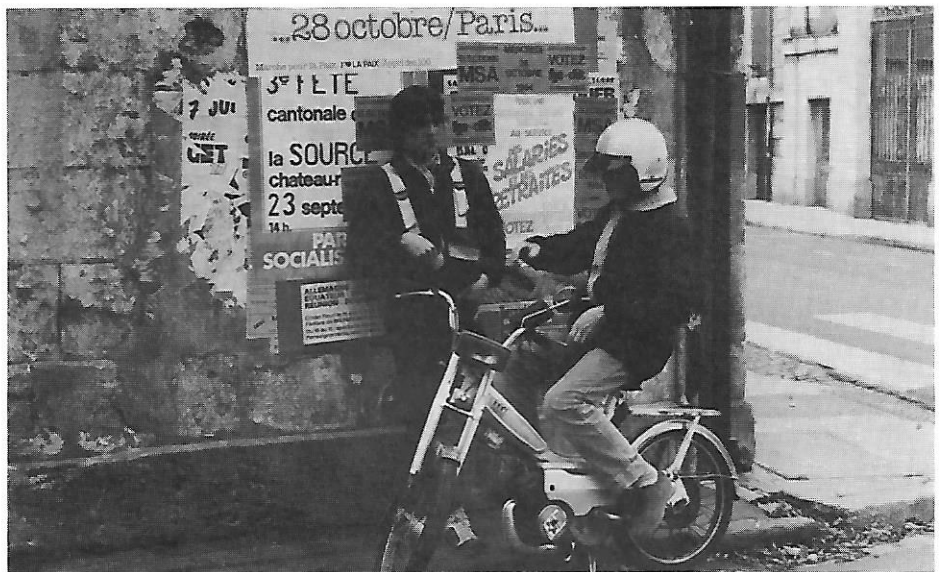
chateau~renault

du haut d'un clocher

avant la crise). Ainsi, le nombre des chômeurs est-il passé de 368 en juin dernier à 431 en octobre; une augmentation en partie due à l'inscription, comme premiers demandeurs, de jeunes arrivant sur le marché de l'emploi.

Château-Renault traverse donc une phase critique de son histoire industrielle, parallèle cette fois à celle qui bouleverse depuis dix ans l'économie mondiale. Une phase toutefois nettement moins critique que celle qui toucha la ville dans la décade 1950 - 1960. Les conséquences du déclin de l'industrie du cuir furent en effet désastreuses pour la ville.

Le point le plus bas de la crise fut atteint vers 1958. Une action urgente s'imposait alors pour redonner à la commune agonisante une activité évitant le développement du chômage. Classée en « zone critique » deux ans plus tard, Château-Renault bénéficia vite de nombreuses installations industrielles grâce aux primes versées dans le cadre de la politique de décentralisation; des entreprises venues de la région parisienne qui apportaient des fabrications variées (de la métallurgie légère à l'électronique et de la confection aux revêtements de sols). Une



Jeune et chômeur. A 18 ans, Alain Vidal (adossé au mur) est l'un des nouveaux demandeurs d'emploi de la commune. « Ici, il n'y a pas grand-chose pour s'amuser. Lorsqu'il y a des bals, il y a toujours de la baston. Alors, on va au cinéma ». Un bon cinéma qui, du mercredi au dimanche, propose quatre films (souvent récents) sur quinze séances et qui s'apprête même à ouvrir une seconde salle.



Posant ici avec deux de ses trois enfants, Christelle et Christophe, Raymond Berleau est un abonné du « P'tit vin blanc », en bas de la longue rue de la République. L'un des nombreux cafés ouvriers qui subsistent encore dans les quartiers populaires de cette cité ouvrière. « Autrefois, quand nous nous sommes installés ici, en 1947, il y avait à Château-Renault un café pour cent habitants », se souvient Jacqueline Maillet, la patronne du bistrot. « C'est vrai qu'il y a trente ans, on dénombrait 42 bars dans la commune. Il n'en reste que 24 aujourd'hui », confirme Roger Therminet, le patron du Saint-Michel, l'un des six bistrots de la place principale. Un Renaudin grincheux qui proteste avec véhémence contre « les magouilles du Marché commun » et « les buvettes illégales, comme celles des pompiers et des clubs sportifs, qui font tomber la profession ».

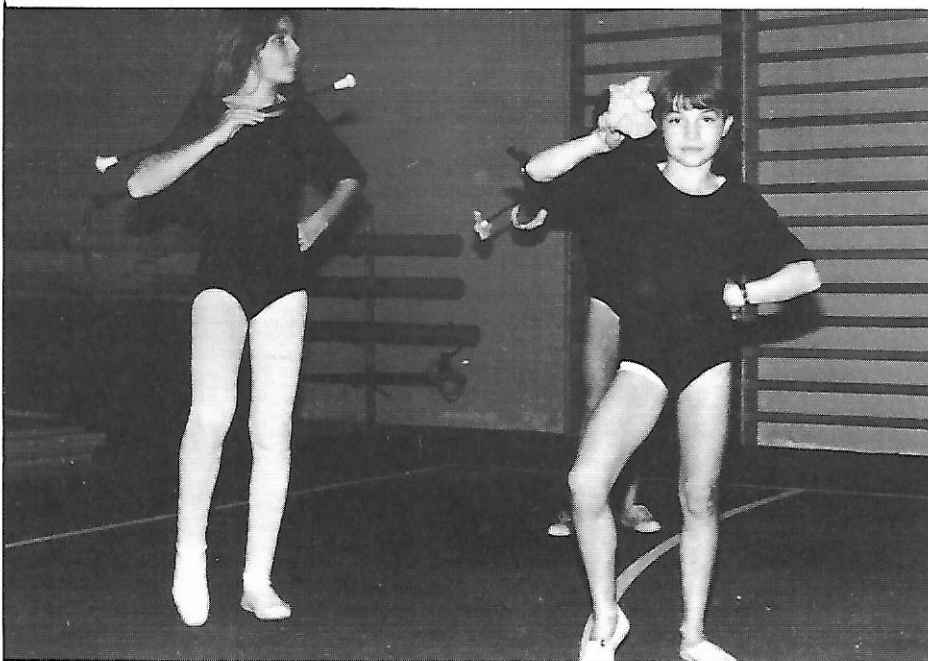
Photo Benjamin Image



LE SPORT A CHATEAU-RENAULT

« En cette période bien triste dans de nombreux domaines, alors que les possibilités d'emploi se réduisent, que les classes sont menacées de fermeture, que les commerçants appréhendent avec angoisse leur prochain bilan, il est au moins une activité qui se développe dans notre ville, et qui prouve que malgré les vicissitudes, les Castelrenaudines et les Castelrenaudins gardent leur tonus et entretiennent leur forme en attendant des jours meilleurs ; il s'agit du sport, de tous les sports : un habitant sur cinq est titulaire d'une licence sportive ».

C'est ce qu'écrivait Jean Delaneau dans l'un des derniers numéros de son bulletin municipal, peu après que le sénateur maire (à gauche de la photo) ait reçu, des mains du président du comité départemental olympique la coupe de la ville la plus sportive de France (dans la tranche des communes de 5 à 10 000 habitants). La grande tradition sportive de Château-Renault se perpétue donc au sein d'une vingtaine d'associations, dont la dernière née est celle de tir à air. L'Union Sportive Renaudine (cross, football, pétanque, boules lyonnaises, tennis de table, cyclisme, volley et basket) détient une large part des 1 100 licenciés que compte la commune



« Attention, nous ne sommes pas un groupe de majorettes, mais un club sportif de twirling-bâton. C'est aussi différent que le ping-pong et le tennis de table », avertit Christiane Augereau, la présidente de cette association sportive renaudine qui ne compte pas moins de 42 licenciés, dont un garçon !

diversité devant faire éviter à la ville l'écueil qui avait failli la ruiner : le développement d'une mono-industrie, certes susceptible d'être génératrice d'une grande prospérité, mais également d'amener les pires catastrophes en cas de récession.

Par l'apport de quelques cadres et la formation sur place du personnel dont la vocation industrielle favorisa une adaptation rapide aux nouvelles productions, Château-Renault reprit donc sa place de ville industrielle et de principal point d'appui du nord du département. Un mouvement de reconversion qui commença à se ralentir à la veille des années 70, du fait de la suppression des aides et parce que le plein emploi était enfin assuré.

« Dix années qui ont assuré la survie de la ville », explique aujourd'hui son premier magistrat, le docteur Jean Delaneau, un « bon couteau » entré en 1965 dans l'équipe municipale, devenu maire en 1967, puis conseiller général et député, avant d'être élu en 1979 président du conseil régional. Un poste qu'il quitte en 1983 tandis qu'il entre au Sénat. Cumulant aujourd'hui les titres de sénateur, conseiller général et maire. Jean Delaneau (confortablement réélu aux municipales de 1983 avec 57 % des voix), souligne l'importance, sur son agenda, de sa charge communale : « Voilà vingt ans que j'accompagne le développement de Château-Renault. Lorsque je suis arrivé, la ville venait de trouver un second souffle avec un nouveau départ industriel et un programme d'urbanisme, mais aussi avec l'accueil de nombreux pieds-noirs et harkis dans la cité. L'esprit XIX^e siècle de la cité commençait à disparaître et mon installation a accentué ce bouleversement du tissu local ».

Un « redémarrage » salutaire qui vit aussi la campagne environnante se dépeupler au profit du chef-lieu qui, de 4 200 habitants au début des années 60, est passé à 6 200 vingt ans plus tard. « Effectivement, précise le maire, les communes rurales ont refoulé une partie de leur population sur le chef-lieu. Mais cet exode est aujourd'hui stoppé. On constate même qu'entre les deux derniers recensements le canton a gagné 8 à 900 habitants, dont les deux tiers hors de Château-Renault. Des localités comme Villedormer et Auzouer ont dépassé le cap du millier d'habitants, doublant ainsi en dix ans leur population ».

« Un certain nombre de communes, non seulement de la première couronne, mais aussi de la seconde, sont en train de se développer, car dès 1970, nous avons mis en place un groupement d'urbanisme et un plan d'occupation des sols qui portait sur 10 000 ha (la ville n'en comptant guère que 350). Une initiative de grande envergure qui a permis d'éviter le phénomène de banlieue qui se dessinait autour de Château-Renault et d'assurer le développement des localités voisines. On ne peut aujourd'hui que dresser un bilan positif quant à l'équilibre du canton », affirme le « patron » giscardien (Authon, célèbre fief de la Giscardie n'est d'ailleurs qu'à six kilomètres de là) de ce canton de 13 000 habitants, riche de seize communes.

Côté emploi, l'équilibre n'est en revanche pas de mise, les entreprises étant toutes

localisées dans le chef-lieu, si l'on excepte la société de produits chimiques Protex à Auzouer (150 employés), la conserverie de la Grand-Vallée à Villedomer (40 employés) et l'Institut National de la Recherche Agronomique à Nouzilly, mais dont les quelques centaines de personnes qui y travaillent habitent Tours ou Monnaie. « De toutes façons, le développement économique de Château-Renault et de son canton est essentiellement dépendant du développement général du pays. S'il y a une reprise d'activité, nous sommes en mesure tant du point de vue du logement que du point de vue de l'extension de notre zone industrielle de faire face à une reprise », conclut Jean Delaneau.

« Delaneau? Un homme de droite dont les choix sont contestés par ses amis de droite », schématise Robert Changeux, l'un des ténors socialistes de l'opposition locale, l'un des six élus de gauche au sein du conseil municipal. « Comment voulez-vous que cet homme gère bien le budget communal quand le comité économique et social (un organisme consultatif du conseil régional, conseil dont le docteur Delaneau a été le président de 1979 à 1983) l'accuse de politique systématique de recours à l'emprunt, de ressources longues... de politique visant à faire supporter dans le temps, à d'autres, la responsabilité d'engager des dépenses... de politique de laxisme et d'inconséquence? », rapporte ce professeur d'histoire au collège de Château-Renault, « le plus gros collège du département, saturé avec près de 800 élèves ».

« En ce qui concerne le budget communal, continue-t-il, l'endettement a fortement augmenté depuis deux ans, avec des emprunts vertigineux pour l'aménagement du château, des communs, de l'orangerie et de leurs abords. C'est beau mais c'est cher! N'y avait-il pas plus urgent à faire dans une ville en crise, dont une partie en ruines a depuis quinze ans l'aspect d'un lieu bombardé? C'est la troisième maquette d'aménagement du bas de la ville que je vois depuis 1971. Il serait peut-être temps de passer aux actes! »

Deux villes en une seule

« La Basse-ville, a toujours été celle du peuple. La Haute-ville, celle du gratin. Et un no man's land entre les deux », témoigne Lucette Huteau, deuxième adjoint de Monsieur le Maire. Château-Renault reste effectivement scindée en deux, comme elle l'a toujours été. « Que voulez-vous! La commune n'est pas assez arrondie, trop en longueur », justifie Henri Julien qui tient enseigne « en haut », sur la place principale, à « l'Écu de France » (où s'arrêta bien évidemment Napoléon III en 1856), le bon hôtel-restaurant qui reprit en 1972, « dans un triste état » (les W.C. étaient encore dans la cour), ce chef de brigade... culinaire qui, après avoir multiplié les croisières sur le France, les repas tricolores des nos ambassades et lancé le Maxim's de Rio (tout cela... et le reste, dont un repas à l'Élysée, côté cuisine) a enfin déposé ses valises sur les marches de la Touraine, à une heure trente

Les seigneurs de Château-Renault

Il semble que la première agglomération ait été édifée non pas à l'emplacement actuel de Château-Renault, mais un peu plus à l'est, à Saunay (Solonacum), sur la voie romaine qui, coupant la Vallée de la Loire et du Cher, joignait Chartres au nœud routier de Saint-Marcel (Argento magus).

Au début du XI^e siècle, Geoffroy de Château-Gontier fit édifier sur l'éperon prolongeant le plateau nord-est un château qu'il baptisa Castrum Reginaldi, du nom de son fils Renault, lequel fit ensuite construire au pied du château, en 1066, une chapelle dédiée à saint André, dont il fit don à l'abbaye de Saint-Julien de Tours, avec le terrain nécessaire à la construction du bourg.

Incendié en 1140 par Sulpice II d'Amboise, le château fut réédifié peu après par Thibault de Champagne, comte de Blois, cinquième successeur de Geoffroy de Château-Gontier. On mit fin par un mariage à la rivalité entre Château-Renault et Amboise, et Mathilde, fille de Thibault de Champagne, épousa Sulpice III, descendant de l'incendiaire. Mais Mathilde mourut sans postérité et, vers 1240, le château fut cédé à la Maison de Châtillon qui en resta propriétaire jusqu'en 1391.

A cette date, Guy de Châtillon vendit le domaine à Louis de France, second fils de Charles V, mari de Valentine de Milan et père de Charles d'Orléans. En 1442, deux ans après son retour de captivité à Londres, celui-ci vendit sa terre, la racheta et la céda définitivement en 1449, à Jean, bâtard d'Orléans, son frère naturel, comte de Dunois, qui s'illustra aux côtés de Jeanne d'Arc. Ses descendants se succédèrent dans la possession de Château-Renault jusqu'en 1573.

A cette époque, Antoinette d'Orléans, qui eut Château-Renault en dot, épousa Charles de Gondy, duc de Retz. Leur fils Henri céda la terre à Albert Rousselet en 1618. Deux ans plus tard, en 1620, le châtelier fut érigé en marquisat. Les Rousselet de Château-Renault se suivirent jusqu'en 1739. Le plus connu d'entre eux fut François-Louis, vice-amiral, maréchal de France, qui s'illustra sous le règne de Louis XIV en Afrique et en Irlande. Son plus beau fait d'armes fut l'escorte jusqu'en Vigo des galions d'or espagnols, opération qu'il réussit imparfaitement, puisqu'il fut contraint de sacrifier la plupart de ses bâtiments dont les trésors gisent encore dans la baie.

Sa petite-fille, Marie-Anne, épousa le comte d'Estaing, vice-amiral de France, un autre marin qui s'illustra dans les Indes au cours de la guerre de Sept ans, puis en Amérique pendant la guerre d'Indépendance. Témoin au procès de la reine Marie-Antoinette, il fut arrêté et condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et guillotiné en 1793. Il fut le dernier seigneur de Château-Renault.



Dominant la ville, le château des marches de la Touraine abrite aujourd'hui l'hôtel de ville. Toutefois, depuis l'été dernier, le public n'a plus à affronter ses nombreux escaliers qui fatiguent les « anciens ». L'essentiel des services a été regroupé dans des locaux plus facilement accessibles, dans l'ancienne orangerie.

de Paris par l'autoroute. Aujourd'hui, son établissement classé XXX N.N. en hôtel et XX en restaurant (on peut, fait exceptionnel, y déguster une géline de Touraine aux écrivisses) est le repère du Lions club d'Amboise - Château-Renault, où l'on retrouve le « gratin » en question : banquier, agent d'assurances, industriel, kinésithérapeute... Du « bon chic - bon genre » en quête de bonnes actions.

« Y feraient bien de venir me voir, tous ceux qu'ont des sous à me donner », réplique Raymond Berleau entre deux verres de Balvermeil, le « gros rouge » que Jacqueline a

pris l'habitude de lui servir « Au p'tit vin blanc », l'un des nombreux cafés ouvriers de la Basse-ville, rue de la République. Raymond, c'est le quart-monde accoudé au comptoir. Il ne compte plus les mois de chômage, vivant de petits boulots non déclarés et attendant chaque mois les « quelques billets » qu'on lui verse pour qu'il élève, seul depuis le décès de sa femme, ses trois jeunes enfants, dont l'un est handicapé. Un homme pauvre et généreux, Raymond. Il paiera volontiers sa tournée! Mais la Basse-ville n'est pas seulement peuplée de nouveaux pauvres (et des anciens,



Immeuble et magasin à vendre. Le commerce « à l'ancienne » ne ferait-il plus recettes? Côté commerce, la ville est à l'évidence bien pourvue, certains commerçants disent même « suréquipée » (deux gros supermarchés contrarient il est vrai le petit commerce depuis plusieurs années). Toutefois, la plupart des boutiques se maintiennent, à condition qu'elles soient populaires. Les enseignes plus chics apparues à plusieurs reprises ne restèrent pas bien longtemps sur la place. « Les grandes dames qui veulent se parfumer ou s'habiller préfèrent aller à Tours », affirme un commerçant de prêt-à-porter. Ah la grande ville!

qu'on a tendance à oublier!). Les classes moyennes y vivent aussi. Et s'y cultivent. « Notre bibliothèque compte 713 inscrits, dont 400 enfants. C'est une performance dans une ville où le niveau intellectuel n'est pas très élevé », souligne Liliane Housseau, sa directrice qui a judicieusement décidé d'interdire le rayon « littérature à l'eau-de-rose » de sa bibliothèque aux jeunes générations qui pour lire « Baisers au pluriel » ou Rien ne résiste à l'amour » devront s'approvisionner en librairie.

En ouvrant en 1982, rue de Vauchevrier, face au camping (fort fréquenté l'été) du même nom, ce centre de rencontres comprenant par ailleurs une salle de spectacle de 350 places et une salle de lecture, la municipalité a jeté les bases de son développement culturel jusqu'alors très timide, la ville étant plus portée vers le sport. « C'est vrai, jusqu'en 1981, il n'existait qu'une bibliothèque paroissiale », reconnaît Lucette Huteau qui a largement contribué à la création d'un musée du cuir et de la tannerie de remarquable qualité.

Lancé en 1978 par une association fondée à cet effet, le musée qui ouvrit en juillet de la même année avec un fonds de départ constitué d'outils donnés par le dernier maître-tanneur de la ville, Jean Hervé, ne rencontra pas l'audience escomptée. Son installation précaire dans le sous-sol de la mairie n'était pas il est vrai un emplacement de choix. Mais en transférant ce fonds, enrichi de nombreux dons et de quelques achats, de ce sous-sol humide peu engageant à de superbes bâtiments de l'ancienne tannerie Tenneson, rue de la République (bâtiments acquis par la municipalité dans le cadre du contrat Ville moyenne), l'association entendait bien asseoir la notoriété de son musée.



Voilà un demi-siècle que Joseph Frances installe chaque mardi son stand sur le marché de Château-Renault, le plus gros du nord de l'Indre-et-Loire, avec près de cent vendeurs. Le reste de la semaine, Joseph sillonne les communes avoisinantes à bord de son vieux Renault âgé de 27 ans, pour vendre dans les cours de ferme de la chemise de travailleur, du caleçon de chasseur, des chaussettes et des combinaisons : « Que de la belle qualité ».

D'importants travaux de ces bâtiments, financés par la Ville pour un montant global de 500 000 F (avec une subvention de 50 % accordée par la Région), furent engagés avant leur ouverture au public.

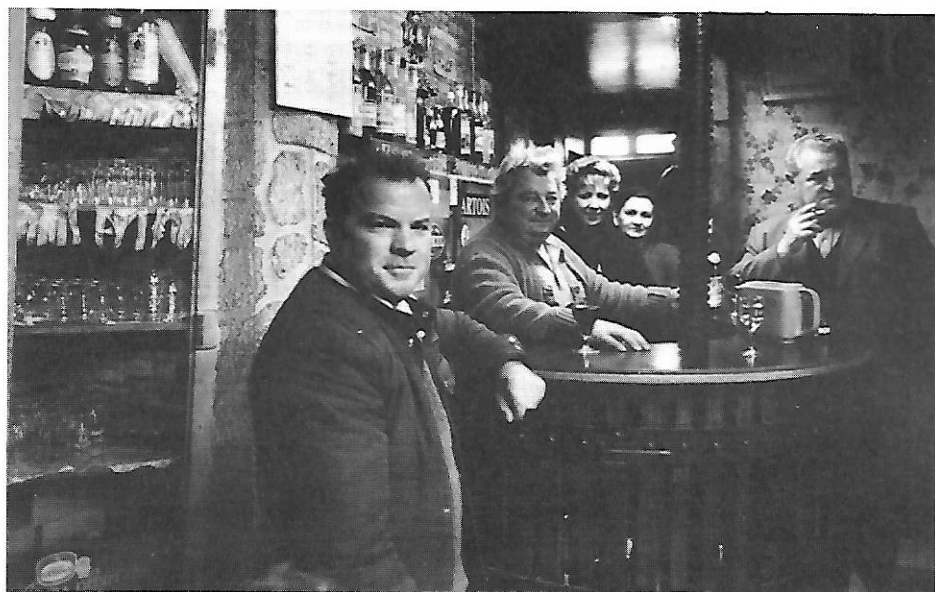
Un public qui fit hélas la sourde oreille, l'été dernier, lors des jours de visite. « Les Renaudins ne se sont pas bousculés. Ici vous savez, les gens sont durs à remuer », affirme Lucette Huteau, déçue d'une part de la désaffection de ses concitoyens pour leur patrimoine historique et d'autre part de son impossibilité à trouver des personnes bénévoles pouvant assurer quelques heures de présence au musée lors de son ouverture estivale. Avec ses six salles évoquant, dans des locaux on ne peut mieux adaptés, les étapes successives de la fabrication du cuir, selon les méthodes de tannage végétal extraléger qui furent pratiquées à Château-Renault jusque dans la première moitié du XX^e siècle, le musée du cuir et de la tannerie mérite pourtant la visite des Renaudins certes, mais aussi celle de tous les Tourangeaux intéressés par l'histoire industrielle régionale.

Un patrimoine à découvrir

Et pourquoi ne pas en profiter pour découvrir dans la foulée les autres atouts du patrimoine renaudin. Il faut accéder à l'enceinte du château par la rue du Tertre de l'horloge donnant sur la porte fortifiée du XIV^e siècle (là d'où émet sur 95,5 Mhz depuis l'été dernier, Radio-Bulle, la radio libre privée dont la municipalité a assuré 45 % de l'investissement de 250 000 F nécessaire à son lancement). En pénétrant dans l'enceinte, on rencontre les communs de la fin du XVI^e, dont on peut encore voir la belle porte à fronton arrondi, mouluré d'oves et de denticules, doté en son centre d'un blason martelé. Le

chateau~renault

du haut d'un clocher

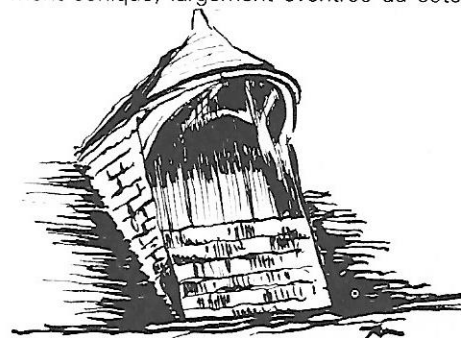


On boit volontiers du Royal velouté, un 12°5 qui tache l'estomac, chez Marcel, au café du Pichon, en haut de la rue du même nom, face à la rue de Bec sec! Un quartier populaire qui a su préserver une certaine identité, au sein d'une ville qui a beaucoup changé ces vingt dernières années.

Châteaurenault a connu de 1968 à 1975 une très forte progression démographique : plus 16,5% d'augmentation en sept ans. A la période 1962-1968 d'implantations industrielles, a succédé une phase de construction de logements et de renforcement du secteur public (C.E.S., L.E.P., I.M.P., maison de retraite...). L'hôpital fut quant à lui entièrement rénové et étendu en 1961. Il emploie aujourd'hui 300 personnes, tandis que l'intitut médico-professionnel en emploie 160. Malgré le développement du secteur tertiaire, en particulier dans le domaine médico-social, Château-Renault est aujourd'hui touché de plein fouet par la crise de l'emploi.

château proprement dit se trouve au sud-ouest de l'enceinte, construit sur le rempart même. Réédifié au XVII^e siècle et comprenant alors deux corps de logis formant un angle obtus, il fut incendié en 1907. Seule, l'aile méridionale fut restaurée. Flanquée de tourelles cylindriques, c'est désormais l'hôtel de ville. L'aile septentrionale a quant à elle été laissée en ruines. Enfin, sur un terre artificiel, au milieu de taillis, se dresse le donjon élevé par Thibault de Champagne, après l'incendie du premier château, en 1140. Une belle tour cylindrique, légèrement conique, largement éventrée du côté

quartiers anciens pourront quant à eux flâner dans le quartier de la Foulerie, autour des divers bras de la Brenne, sur cet ancien chemin rural qui conduisait jadis du moulin d'Habert au moulin de Launay en passant par les bois et les prés. Une rue qui doit probablement son nom au foulonage des peaux, à moins qu'il ne s'agisse du foulage



nord. Haute de dix-neuf mètres, cette tour dite de Carament possède des murailles épaisses de trois mètres. De cette esplanade, bénéficiant depuis peu d'un parc boisé racheté par la Ville, on jouit d'un beau point de vue sur les vallons de la Brenne et du Gault.

Les passionnés d'églises ne manqueront pas d'aller admirer les superbes verrières de l'église Saint-André, dues à Lobin, un peintre-verrier tourangeau. Les amateurs de

des étoffes de la laine dont la production fut la principale activité de la localité au XVII^e et XVIII^e siècles. C'est là qu'Adrienne Denis, l'une des grandes figures de Château-Renault, entasse dans son dépôt des tonnes de ferrailles attendant preneurs.

Autre personnage à connaître : Marcel Thierry, le patron du bar du Pichon (face à la rue de Bec sec!), qui a relancé voilà trente ans la fameuse fête du Pichon (la plus populaire des fêtes communales, le troisième dimanche de juin). Un « drôle de quartier »,

RUE
DE
BEC SEC

le Pichon. Un quartier ouvrier d'ancestrale réputation, dont la population ne fut comprise dans le recensement de Château-Renault qu'à partir de 1831. « Autrefois, il y avait dans le coin quelques familles qui faisaient beaucoup de bruit », raconte Marcel Thierry. C'est aussi là que naquit en 1873 André Bauchant. Lui aussi fit beaucoup de bruit, mais dans le bon sens. Ce pépiniériste renaudin, dont la vocation de peintre naïf lui fut révélée au cours de la Première Guerre, fut découvert en 1922 par Le Corbusier qui lui organisa de nombreuses expositions. Une belle rampe de lancement pour cet excellent primitif aujourd'hui exposé au musée national d'art moderne. Un homme de la terre au pinceau fécond dont l'œuvre glorifie les quatre saisons, les quatre éléments et les quatre âges de la vie. « Voyez comme sur sa toile le peintre dispose ses bonheurs, fait pousser les marguerites, les magnolias, les narcisses, affleurer les poissons de la mer et s'envoler tous les oiseaux du monde! » écrivait en 1959 Pierre Courthion dans la revue artistique *L'Oeil*, ajoutant par ailleurs : « Voici le monde exalté par



De la ferraille à profusion! Depuis 37 ans, Adrienne Denis récupère avec sa camionnette tous les métaux traînant dans les cours de fermes des communes avoisinantes, déchargeant seule ses trouvailles dans son dépôt de la rue de la Foulerie. Une montagne de fer qu'elle revend périodiquement à des grossistes de Tours, Blois et Mondoubleau. « Une activité qui demande de la poigne », affirme la mère Denis qui, depuis le décès de son mari il y a huit ans, s'est habituée à ces périlleux exercices de déchargement.

chateau~renault

un pinceau ami de l'abondance. Tout y est saturé d'harmonie avec, dans la composition, de ravissantes trouvailles. C'est toute la joie de vivre que troublent seuls les incendies et les batailles de l'histoire ».

Aujourd'hui, Château-Renault honore son illustre enfant à travers le nom de son collège et le nom d'une de ses rues, dans ce quartier du Haut-Pichon qui fait face aux anciennes tanneries de la Basse-ville que le plan de réaménagement urbain prévoit de détruire. Un projet de longue date qui abou-



La crise! Toujours la crise! Les pépinières Bauchant, créées en 1878, étaient après-guerre parmi les plus grosses pépinières de la région (23 personnes y étaient employées en 1950). Aujourd'hui Jean-Claude Bauchant (dont le grand-oncle fut le peintre André Bauchant) a reconverti cette affaire de famille dans la vente au détail, ne gardant (outre son fils qui assurera la cinquième génération de pépiniériste) qu'un seul employé. « Le personnel, c'était trop de frais. Nous nous sommes spécialisés dans la production d'arbres fruitiers. Pour les thuyas, nous subissons en effet la concurrence des supermarchés ».



La région de Château-Renault était jadis nommée la Beauce tourangelle, et les blés Bon Fermier qui se récoltaient vers Auzouer, Villedômer et Crotelles étaient si renommés qu'on les expédiait comme semence dans la vraie Beauce. Mais la région de Château-Renault était aussi un pays d'élevage. Les fermières furent longtemps nombreuses à écouler leurs belles livres de « beurre blanc » et leurs gros fromages ronds qu'on appelait des « châteaux-renault » sur le marché de la cité renaudine.

L'exode rural qui dans la dernière décennie a frappé le canton (36% des actifs étaient agriculteurs en 1968, 16% aujourd'hui) a enfin pris fin. Une amélioration des structures (avec des plans de drainages agricoles importants) permet aux agriculteurs d'obtenir désormais de meilleurs rendements au point de vue céréales. Les céréales qui se sont progressivement imposées dans un canton qui, il y a quelques dizaines d'années, était le principal pays d'élevage du département.

du haut d'un clocher

tira à rendre à la ville tout son centre, actuellement constitué de terrains vagues et de bâtiments en ruines. « Nous nous sommes d'abord attachés à l'aménagement paysager par l'utilisation des rivières, que nous avons aménagées contre les crues par la mise en place de barrages à clapets qui ont constitué des plans d'eau en plein cœur de la ville. Nous en sommes au stade des plantations et nous allons poursuivre ce programme d'environnement avant de penser, quand le moment sera opportun, à un programme d'urbanisme » explique Jean Delaneau, soucieux de faire oublier la réputation de « plus affreuse ville du département » que détenait Château-Renault au siècle dernier, lorsque l'industrie de colle qui traitait alors les déchets de tannerie faisait régner sur la ville une odeur nauséabonde.

« Nous mettrons en place dans les années futures des promenades piétonnières qui traverseront la cité et nous aurons partout des coulées vertes publiques grâce aux terrains boisés qui nous appartiennent. Vous verrez, dans dix ans, nous aurons une ville qui sera tout à fait agréable. Cette image triste et grise qu'on a encore de Château-Renault ne va pas tarder à disparaître ». Mais la municipalité pensera-t-elle d'ici là à faire disparaître la sinistre pancarte rouillée d'entrée de ville, propre à décourager le plus aventurier de tous les touristes empruntant la déviation.



André Bauchant (dans un autoportrait de 1923) naquit en 1873, rue du Pichon, et rompit en 1919 avec son passé de pépiniériste pour se consacrer à la peinture. C'est Le Corbusier qui le révéla au monde en 1922. Le succès de sa peinture naïve fit le tour du monde, de Londres à Sao Paulo et de New-York à Melbourne. Terrassé d'une congestion en 1958, à Montoire, l'illustre enfant de Château-Renault est aujourd'hui exposé au musée national d'art moderne. Il est considéré comme l'un des meilleurs primitifs modernes français.